

## EUGÈNE VARLIN

À L'OCCASION DE LA PARUTION DE DEUX OUVRAGES CONSACRÉS  
AU MILITANT OUVRIER, ENTRETIENS AVEC LEURS AUTEURS.



**E**n ce printemps 2019, paraissent deux livres complémentaires.

Le premier, paru en mars aux éditions Libertalia, regroupe, grâce aux efforts de recherche de Michèle Audin, presque tous les écrits de Eugène Varlin, qu'elle accompagne de commentaires passionnés.

Le second, paru en avril aux Éditions du Détour, nous apporte, sous la plume alerte de Jacques Rougerie, une nouvelle biographie de cet acteur incontournable et infatigable des luttes ouvrières en France durant les années qui précèdent la Commune de 1871.

Les deux entretiens réalisés avec ces deux auteurs pour ce premier numéro de *Actualité(s) de la Commune* rendent particulièrement vivant cet acteur essentiel des luttes sociales et de l'émergence de la Première Internationale en France, au milieu des années 1860.

Assassiné le 28 mai 1871, par la soldatesque versaillaise, à l'âge de 32 ans, Eugène Varlin nous interpelle encore, près de cent cinquante ans après, sur le projet émancipateur.

Deux livres à lire et à offrir de toute urgence !

*« Le but suprême de nos efforts, c'est le groupement des travailleurs et leur solidarisation. »*

### ÉDITORIAL

**L**e 18 mars 1871, il y a 148 ans, les Parisiennes et les Parisiens, exténués par l'angoisse et les privations de cinq mois de siège et opposés à la politique de retour à l'ordre et de capitulation du gouvernement de Thiers, empêchèrent les troupes régulières de s'emparer des canons de la Garde nationale.

À Montmartre, alors que le général Lecomte commande à la troupe de faire feu sur les insurgés, « un sous-officier sortant des rangs se place devant sa compagnie et plus haut que Lecomte crie : Crosse en l'air ! Les soldats obéissent. C'était Verdaguerre qui fut, pour ce fait surtout, fusillé par Versailles, quelques mois plus tard. >>

## 2 - ÉDITORIAL

La Révolution était faite.

(...) La victoire était complète; elle eut été durable, si dès le lendemain, en masse, on fût parti pour Versailles, où le gouvernement s'était enfui. »<sup>(1)</sup>

Nous n'allons pas refaire ici l'histoire de la Commune. Signalons cependant que cet épisode, relaté par Louise Michel, a nourri l'inspiration d'Eugène Pottier, lorsqu'il écrit les paroles de l'*Internationale*, dans la foulée de l'écrasement sanglant de La Commune, à la fin du mois de mai 1871. C'est le fameux couplet, souvent oublié, des généraux :

*Les rois nous saoulaient de fumée,  
Paix entre nous, guerre aux Tyrans  
Appliquons la grève aux armées,  
Crosse en l'air et rompons les rangs !  
S'ils s'obstinent ces cannibales  
À faire de nous des héros,  
Ils sauront bientôt que nos balles  
Sont pour nos propres généraux.*

Les autres couplets de l'*Internationale* réalisent la synthèse, avec sobriété et profondeur, des espoirs d'émancipation exprimés et parfois mis en œuvre, lors des 72 jours de la Commune de Paris.

Alors que se profile l'anniversaire des 150 ans de cet épisode révolutionnaire, l'initiative a été prise

d'accompagner, en 2021, cet événement par la création d'un lieu éphémère dans Paris, entre mars et juin et d'y développer de nombreuses rencontres et une programmation culturelle d'envergure.

Nous avons devant nous deux années pour réussir ce rendez-vous que nous souhaitons vivant et festif. Vivant, parce que les idéaux de la Commune n'ont perdu ni de leur actualité, ni de leur vigueur. Festif, parce que cet anniversaire ne doit pas prendre l'allure d'un enterrement, mais bien au contraire constituer un rendez-vous porteur d'espoir. En attendant, il nous a paru naturel de commencer à communiquer sur la façon dont ces 72 journées de 2021 seront imaginées.

À cet effet, *Actualité(s) de la Commune*, édité par l'association Faisons vivre la Commune! se nourrira, plusieurs fois par an, tant de l'histoire de la Commune et de ses acteurs, que des luttes actuelles qui posent avec acuité le besoin d'auto-organisation et affirment la nécessité de repenser la représentation et le contrôle démocratique <sup>(2)</sup>.

---

1. In, *La Commune*, par Louise Michel, pages 178 et 179, La Découverte, 2015.

2. Pour nous rejoindre ou nous envoyer des contributions :  
[www.faisonsvivre lacommune.org](http://www.faisonsvivre lacommune.org)  
[faisonsvivre lacommune@laposte.net](mailto:faisonsvivre lacommune@laposte.net)

### SOMMAIRE

#### DOSSIER EUGÈNE VARLIN

Entretien avec Michèle Audin P. 3

Entretien avec Jacques Rougerie P. 10

#### DÉBATS

Les gilets jaunes ou  
l'enjeu démocratique P. 16

#### MÉMOIRE

Victorine Brocher

Mémoires d'une communarde  
mais pas seulement ! P. 20

#### BANLIEUE ET ÉCOLOGIE

On se bat encore contre les Versaillais entre les forts de  
Romainville et de Noisy-le-Sec P. 22

#### AGENDA - REVUE DE PRESSE ET DE L'ÉDITION P. 23

Actualité(s) de la Commune

Lettre d'informations de l'association Faisons vivre la Commune!

C/O Maison de la Vie Associative et Citoyenne du 20<sup>e</sup> arrondissement - Boîte 112

18 rue Ramus - 75020 PARIS

Directeur de la publication : Marc Plocki

**ENTRETIEN AVEC MICHÈLE AUDIN**  
 (LE 12 AVRIL 2019), À L'OCCASION DE LA  
 SORTIE EN LIBRAIRIE DE EUGÈNE VARLIN,  
 OUVRIER RELIEUR 1839-1871 <sup>(1)</sup>.



**MICHÈLE AUDIN (MA):** Les textes de Varlin (son dernier véritable texte date du 19 octobre 1870) commencent en 1865. Ce sont des textes liés à son activité de militant. Pour lui, la théorie est toujours directement liée à la pratique. Il est militant de l'Association internationale des travailleurs (AIT) au moins depuis 1865 (l'association a été fondée en 1864). Il est membre du bureau et signe les déclarations au moins depuis 1867.

Il y a parmi ses écrits des proclamations, des articles, des lettres, des comptes-rendus de réunions, dans lesquels il montre, d'une part, son sens pratique et, d'autre part, le fait qu'il est vraiment au plus près des ouvriers et de leurs luttes, des grèves, très nombreuses au cours de ces années. En même temps, il réfléchit à ce qu'il faudrait faire pour changer les rapports entre le capital et le travail.

**FAISONS VIVRE LA COMMUNE! (FVLC):** il est déjà sur l'idée d'émancipation

**MA:** Oui, c'est le mot d'ordre de l'Internationale. « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Il est complètement sur cette ligne.

**FVLC:** comment en es-tu venue à t'intéresser à Varlin, par quel cheminement ?

**MA:** Précisément parce que j'ai lu certains de ses textes. Au départ, je ne m'intéressais pas spécialement à lui. Il me semblait trop beau, trop parfait. En particulier, le récit obligé de sa mort avec ce côté christique, je trouvais cela insupportable. Mais je cherchais à comprendre ce qui s'était passé avant les 72 jours de la Commune et plus particulièrement au cours de la période 1869-1870. Les luttes ouvrières se développaient, je pense notamment aux grèves de mineurs et sidérurgistes au Creusot, dans un mélange entre les activités syndicales et les activités politiques révolutionnaires. J'ai lu des

textes et des lettres écrits par Varlin durant cette période. C'est assez remarquable de clarté et surtout de rigueur. Je me suis mise à lire les biographies de Varlin et j'ai été un peu déçue par la façon dont ses textes y sont saucissonnés. Dans une biographie classique, les textes sont découpés en petits morceaux et saupoudrés, le résultat est finalement assez frustrant.

J'ai donc décidé de lire les textes. Il y avait le livre de Paule Lejeune dans la petite collection Maspéro. Elle avait réuni des textes de Varlin dans les années 1970, le livre a d'ailleurs été publié sous le nom d'auteur Varlin. Cependant, à cause du format de la collection, ce ne sont que des extraits, certes plus larges que dans les biographies, mais le résultat demeurerait frustrant. J'ai rêvé à un grand format de ce livre et je me suis mise à rechercher tous les textes. Plus je les lisais et plus je les trouvais passionnants. En mettant les textes les uns à la suite des autres, chronologiquement, et en y ajoutant des informations nouvelles que j'ai trouvées sur la vie de Varlin, l'ensemble des textes constitue une sorte d'autobiographie de l'Internationale et du mouvement ouvrier à Paris à la fin du second Empire.

### 22 SEPTEMBRE 1867 - COMMISSION OUVRIÈRE

M. Varlin, relieur, dit que la liberté ne doit pas seulement être écrite dans la loi, mais qu'il faut qu'elle passe dans les mœurs. Il ne croit pas que les travailleurs doivent être constamment à la recherche de la propriété, que la possession du sol ne constituerait pas seule la liberté. Oui, dit-il, les Sociétés de consommation sont une sérieuse économie pour le travailleur, puisqu'elles doivent amener la suppression des intermédiaires parasites, qui nous rançonnent sans relâche; mais de même l'association de production doit supprimer le patronat trop multiplié, cet autre parasitisme qui nous exploite. Nous sommes tous consommateurs, nous sommes tous producteurs, établissons la solidarité par les échanges des produits et par la réciprocité des services. Il est donc indispensable que la production et la consommation marchent de front.

[...]

M. Varlin dit que les principes sur lesquels ont été établies les Sociétés de consommation, sous le titre bien illusoire de Sociétés coopératives, n'ont servi

à rien aux travailleurs; qu'elles n'ont été que des Sociétés commerciales avec un capital exploiteur fourni par quelques financiers; que ces Sociétés ne sont faites que dans l'intérêt de quelques gérants et de quelques actionnaires. Il préfère la Société civile de consommation, qui ne vend qu'à ses membres, et qui les fait tous profiter immédiatement des bénéfices.

[...]

M. Clément, cordonnier, dit que le meilleur moyen d'éviter la séparation des classes de la société, c'est d'organiser l'échange entre toutes les industries.

[...]

Il dit encore qu'il croit que la fédération de tous les groupes mutuels amènera la gratuité du crédit et assurera aux travailleurs le capital nécessaire au développement de toutes les associations.

M. Varlin appuie ces paroles; il ajoute qu'il ne veut pas de gérants, pas de dividendes au capital, pas d'intérêts. Dans la Sincérité, le gérant avait 4 000 francs d'appointements et il n'avait rien à faire.

Nous regardons cela avec toutes nos connaissances. Mais eux, ils étaient en train de tout inventer. Ils étaient confrontés à des problèmes qui aujourd'hui nous semblent classiques, mais qui n'avaient pas encore été posés à ce moment-là. Que fait l'AIT au moment où les ouvriers à Roubaix cassent les machines durant une grève? C'est un très beau texte que je trouve vraiment dialectique et qui reflète en même temps les différentes positions qu'il y avait au sein de l'Association. Ce texte n'est jamais cité dans son intégralité, on cite toujours une phrase qui dit que les ouvriers ne doivent pas casser les machines, et une autre qui dit que oui, mais que, quand même, il faut les soutenir. Dans le début, qui n'est jamais cité, les causes de la grève (les patrons ont remplacé une machine par deux sans augmenter les salaires ni diminuer le temps de travail) et les responsabilités dans le mouvement « turbulent » des ouvriers, celle notamment de la gendarmerie intervenant pour défendre des intérêts privés, sont analysées. C'est vraiment très intéressant. Tous ses textes ont ces qualités, même quand ils sont signés à plusieurs et même si on voit bien des influences différentes. Mais ces textes sont vraiment passionnants. Ce qu'on peut faire de mieux comme biographie de Varlin, c'est de lui donner la parole, le laisser

s'exprimer, d'autant plus qu'on possède peu d'informations sur le reste de sa vie personnelle. Laissons-le parler.

**FVLC:** le foisonnement des textes réunis dans ce volume, écrits finalement dans un temps très court, peut laisser penser qu'il n'avait peut-être pas beaucoup de vie privée. Il est tout le temps sur la brèche. C'est en tout cas l'impression qui ressort des textes que tu as réunis.

**MA:** En fait, on ne sait pas. D'ailleurs, le livre se termine sur un point d'interrogation, précisément sur une question de vie privée. On ne saura sans doute jamais. C'est un problème quand on travaille sur cette période et sur ces ouvriers. Cela fait des années que je lis des milliers d'archives et de textes sur la Commune et ce qui se passe avant. Et puis, un jour, je tombe sur une lettre de Benoît Malon à André Léo, qui est une lettre d'amour. Il écrit: « Je t'aime tant... » Quelque chose qui a l'air banal. Mais c'est la première fois que je vois une parole d'amour dans un texte. Elle était écrivaine et elle a donc gardé sa correspondance. Mais plus généralement, les écrits personnels, quand il y en a eu, n'oublions pas que nous sommes avant l'école obligatoire, ont disparu. Par



exemple parce que la répression a été telle qu'on ne s'est pas empressé de conserver les courriers. Pas d'histoire d'amour connue pour Varlin.

**FVLC :** Peux-tu nous parler de la façon dont tu as travaillé pour collationner tous les écrits de Varlin ?

**MA :** Beaucoup de textes sont déjà cités dans les différentes biographies. Le plus souvent, le biographe indique les références. On peut donc retrouver ces textes facilement. Il y a des textes qui ne sont pas accessibles, car ils sont conservés dans des collections privées. En cherchant les premiers textes, j'en ai trouvé d'autres. Par exemple, Eugène Varlin a participé à deux journaux francophones de l'AIT, un en Suisse, *L'Égalité*, et un autre en Belgique, *L'Internationale*. J'ai lu des collections de ces journaux et j'ai trouvé des textes qui ne sont pas toujours cités. La plupart de ces écrits ne sont pas absolument nouveaux, mais il y a toutes ces circulaires de l'AIT qui sont publiées par *Le Courrier français* en 1867 et les mettre à la suite, ça montre véritablement ce qui se passait dans le mouvement ouvrier à ce moment. Et cela montre également tous les aspects du fonctionnement de l'AIT. On demande par exemple aux mécaniciens français de ne pas aller remplacer les mécaniciens anglais qui sont en grève. On appelle à contribuer financièrement pour soutenir une grève en Suisse.

On prend un journal parce qu'on cherche un texte qui est cité et puis on s'aperçoit qu'il y en a peut-être d'autres qui ne sont pas cités.

Et puis, il y a pas mal de lettres. En ce temps-là, les gens s'écrivaient beaucoup. Varlin a écrit à de nombreux correspondants, des amis de l'Internationale, à Rouen, à Lyon. Et puis ces gens sont arrêtés. Leurs papiers sont saisis. Toutes ces correspondances sont utilisées contre les internationalistes au cours d'un procès qui a lieu en juin et juillet 1870. Elles deviennent publiques puisqu'elles figurent au réquisitoire de l'avocat impérial. À ce moment-là, la section de propagande de l'AIT a une très bonne idée. Se faire de la publicité en publiant ce dossier. Elle publie donc un fascicule qui s'intitule « Troisième procès de l'Internationale » où toutes ces lettres sont reprises. C'est vendu durant l'été 1870. Quelques mois après, nos camarades communards mettent le feu à la préfecture de police et au

Palais de justice, dans les tous derniers jours de la Commune. Toutes les archives, dont celles de ce procès, partent en fumée. Les sources originales n'existent plus. Mais le livre, lui, existe toujours. Comme je l'ai écrit : les livres ne brûlent pas. C'est donc grâce à cette initiative que nous avons accès à toutes les lettres passionnantes de Varlin à Aubry et Richard. Il leur explique ce qu'il fait, leur donne des conseils. Il discute les grèves en cours. C'était vraiment une idée géniale, pas seulement de brûler les sources, mais surtout de les avoir publiées avant !

**FVLC :** Sur sa contribution au développement de l'économie sociale, et en particulier aux restaurants coopératifs, La Marmite, il y a peu de textes et en tout cas pas de texte théorique. On le voit surtout dans la pratique.

**MA :** Il est dans la pratique tout le temps. Par exemple, en 1867, il ne peut pas aller au congrès de l'AIT à Lausanne, parce qu'il y a trop de tâches à assurer. Il envoie au congrès une lettre signée par la société des relieurs et dans laquelle il rôle car le Conseil général de l'AIT n'a pas transmis les documents comme il fallait et qu'il ne correspond pas suffisamment avec eux. Il leur explique comment il faut faire, que c'est compliqué d'envoyer le même courrier à trente sections différentes, mais qu'on peut le faire avec une méthode qui est la lettre autographiée, qui permet de reproduire cinquante exemplaires facilement. Il leur explique comment faire. à chaque moment, il est effectivement dans la pratique.

#### **20 OCTOBRE 1867 – COMMISSION OUVRIÈRE**

Monsieur Varlin, relieur, croit que la femme doit travailler et doit être rétribuée pour son travail. Il croit que ceux qui veulent lui refuser le droit au travail veulent la mettre pour toujours sous la dépendance de l'homme. Nul n'a le droit de lui refuser le seul moyen d'être véritablement libre. Elle doit se suffire à elle-même, et comme ses besoins sont aussi grands que les nôtres, elle doit être rétribuée comme nous-mêmes. Que le travail soit fait par un homme, qu'il soit fait par une femme : même produit, même salaire. Par ce moyen, la femme ne fera pas baisser le salaire de l'homme, et son travail la fera libre.

## 6 - DOSSIER EUGÈNE VARLIN • ENTRETIEN AVEC MICHÈLE AUDIN

Revenons à La Marmite. Juste avant, il commence à fonder une société coopérative qui s'appelle La Ménagère. Un peu comme une Amap aujourd'hui ? Après, il s'aperçoit qu'il y a pas mal de jeunes ouvriers célibataires – des hommes en général – qui n'ont pas d'endroit où aller manger et vont dans des restaurants. C'est cher, pas bon, mal servi. Il dit que ce serait bien de fonder un restaurant coopératif et associatif. Ce qu'il ne dit pas, mais qu'il pense – et on va voir que cela marche – c'est que dans cet endroit les ouvriers sont entre eux. Il n'y a pas trop de mouchards, peu de possibilités d'espionnage par la police. Il n'y a aucune intention caritative dans cette histoire (en dépit de ce que certains ont pu écrire à ce sujet), c'est complètement coopératif et associatif. On paie sa cotisation, on est membre, on peut venir manger.

Ça se passe dans un local dont l'adresse était connue mais dont je ne connaissais pas la localisation exacte. Il fallait entrer dans l'immeuble, passer sous la porte cochère et au fond de la première cour, monter au deuxième étage. C'était dans un appartement qui avait déjà servi de table d'hôte. « On est là, on est entre nous » et comme l'a dit Nathalie Lemel, « on peut manger tranquillement et en famille ». On est entre nous, on peut discuter, sans craindre les mouchards. Il y en a sûrement... Mais surtout on mange une nourriture saine. Dès la création (il crée cela dans le 6<sup>e</sup> arrondissement qui est son arrondissement, j'y reviendrai), cela marche tellement bien que des succursales sont rapidement créées ailleurs. Il y en aura quatre et celle créée dans le quartier du Temple est importante car c'est près du local où se déroulent les réunions de l'AIT et de la Chambre des sociétés ouvrières. Il y en a une dans le 17<sup>e</sup> qui a été rapidement un haut lieu de l'Internationale et il y en a une autre rue du Château, dans le 14<sup>e</sup>.

Quelques mots sur le 6<sup>e</sup> arrondissement. Les plus anciens, comme nous, se souviennent d'un temps où il y avait de nombreuses librairies dans le 6<sup>e</sup> arrondissement. Ces librairies étaient le reste d'une grande activité de fabrication de livres. Il y avait des libraires qui étaient imprimeurs, qui étaient relieurs. Il y avait énormément d'ateliers de relieurs. C'était leur quartier.

Dans le livre, vous verrez un jour Eugène Varlin donnant une allocution dans une assemblée de typographes. Pour nous, ce sont tous des

ouvriers du livre, mais à l'époque, ce n'était pas du tout ça. D'ailleurs, il le dit au début de son intervention, un relieur invité dans un banquet de typographes, c'est une nouveauté. Et en effet, il y avait une distinction, et même géographique. Les typographes étaient installés en haut, sur la Montagne Sainte-Geneviève. C'était l'aristocratie. Et les relieurs étaient en bas, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement.

Pour Varlin, le 6<sup>e</sup> arrondissement, c'est vraiment chez lui. Il y a été apprenti, il a travaillé dans pas mal d'entreprises qui y étaient implantées. Et à partir de 1862, il y habite. Les réunions de la Société des relieurs se déroulent rue de l'École-de-médecine. La première Marmite se situe rue Larrey, à proximité. Rue Dauphine, dans la maison dans laquelle il a habité (au 33), il y a une plaque qui rappelle que le célèbre club de Saint-Germain-des-Prés, *Le Tabou* se trouvait à cet endroit. D'accord pour Boris Vian... mais il n'y a rien sur Varlin. Il faudrait faire poser une plaque.

**FVLC:** Un des premiers textes qui composent le volume est très intéressant à la fois sur son côté pratique et sur sa façon de concevoir l'écrit. Il parle de format.

**MA:** C'est le texte qui m'a décidée à composer ce livre. C'est son premier article publié, pour un journal qui s'intitule *La Tribune ouvrière*. C'est le premier numéro. Un journal de petit format, un in quarto, à une époque de journaux de grand format. Il écrit cet article pour justifier ce petit format et il remarque lui-même que c'est une question qui peut paraître bizarre. Il explique ce format en employant divers arguments mais surtout avec, ce que je trouve extrêmement touchant et intéressant du point de vue biographique, une grande dignité dans sa façon de parler du travail des ouvriers. Il dit, peut-être que nous ne sommes pas très bons pour écrire les textes, mais nous allons faire des progrès (c'est son premier article et il va en faire, en effet), nous apprenons. Mais pour le reste, vous pouvez nous faire confiance, c'est nous qui savons. Premièrement, lui, c'est un ouvrier, mais il est compétent et c'est lui qui a des choses à dire là-dessus. Deuxièmement, il explique qu'un petit format, c'est plus pratique. Parce qu'un journal, ce n'est pas seulement pour le lire aujourd'hui, mais aussi pour le relier et

## JANVIER 1868 - APPEL POUR LA FORMATION D'UNE CUISINE COOPÉRATIVE

*Aux ouvriers! Aux ouvrières! Aux consommateurs!*  
*Appel pour la formation d'une cuisine coopérative*

Depuis quelques années les ouvriers ont fait de grands efforts pour obtenir l'augmentation de leurs salaires, espérant ainsi améliorer leur sort. Aujourd'hui les spéculateurs prennent leur revanche et font payer cher les aspirations des travailleurs en produisant une hausse excessive sur tous les objets de première nécessité et particulièrement sur l'alimentation.

On a proclamé la liberté du commerce; la spéculation en use pour nous exploiter à merci.

Travailleurs! consommateurs! ne cherchons pas ailleurs que dans la liberté le moyen d'améliorer les conditions de notre existence. L'association libre, en multipliant nos forces, nous permet de nous affranchir de tous ces intermédiaires parasites dont nous voyons chaque jour les fortunes s'élever aux dépens de notre bourse et souvent de notre santé. Associons-nous donc, non-seulement pour défendre notre salaire, mais encore, mais surtout pour la défense de notre nourriture quotidienne.

Déjà, des Sociétés d'approvisionnement de denrées de consommation se sont formées et fournissent à leurs membres des denrées alimentaires de bonne qualité et à prix de revient; une vaste Société coopérative s'organise pour fabriquer et fournir à ses sociétaires du bon pain, à bon marché; mais les gens de ménage seulement peuvent profiter des avantages de ces sociétés. Une nombreuse population d'ouvriers, d'ouvrières, absorbée par un travail journalier incessant, ne peut s'alimenter

qu'au dehors, dans des établissements publics où l'on trouve le luxe avec la cherté, ou bien, avec un bon marché relatif, une nourriture malsaine ou un service malpropre.

C'est à cette nombreuse population de Travailleurs, c'est à vous tous, Ouvriers, Ouvrières surtout qui voyez disparaître si vite le modique salaire de vos laborieuses journées que nous faisons appel.

Unissons-nous. Formons une Société coopérative d'alimentation.

Quelques cotisations nous permettront facilement l'achat d'ustensiles de cuisine et la location d'un logement où quelques employés, travailleurs comme nous et nos associés, nous prépareront une nourriture saine et abondante que nous pourrons, à notre gré, consommer dans notre établissement ou emporter chez nous.

Point de luxe, point de dorures ni de glaces, mais de la propreté, mais du confortable. Nous réaliserons là des avantages que n'obtiennent pas les ménages: économie de temps, car il n'est pas plus long d'approvisionner et de faire cuire pour cinquante personnes que pour deux ou trois; meilleure cuisine, car une personne de métier y consacrant son temps et son savoir doit faire mieux qu'une ménagère sans instruction culinaire et souvent pressée par le temps. Nous obtiendrons même, pour nos approvisionnements, des conditions meilleures que la plupart des gargotiers, en nous unissant, pour nos achats, avec les Sociétés de consommation existantes [...].

### 31 OCTOBRE 1869 - GRÈVE ET RÉSISTANCE

La grève, la résistance du travail contre le capital, est la grande préoccupation du moment pour tous les travailleurs.

De tous côtés, dans toutes les professions, dans tous les pays, les grèves surgissent dans des proportions démesurées. Que veut dire ce mouvement? Où nous conduit-il?

Les travailleurs qui, depuis quelques années, se sont groupés, ont créé des sociétés de solidarité, de résistance, des chambres syndicales, et pour organiser la revendication du prolétariat moderne, font de suprêmes efforts pour conseiller, guider, et aider ceux qui actuellement se laissent entraîner comme par un courant irrésistible, sans s'être préparés, sans avoir calculé les chances de succès ni réfléchi aux conséquences de leur acte, parviendront-ils à maîtriser cette situation?

En tout cas, les efforts qu'ils y consacrent, prouvent l'importance qu'ils attachent à ce mouvement.

Le peuple a soif d'une répartition plus juste de la production générale; il veut participer aux avantages que la science a mis au service de l'industrie, et qu'une minorité de la population a accaparé[s] et prétend conserver pour elle seule. En un mot, c'est la question sociale qui s'impose et qui veut être résolue.

Est-ce la grève qui doit la résoudre? Non, tout au moins sous sa forme actuelle. Plus tard nous verrons. Aujourd'hui, en présence de l'acharnement que les détenteurs des capitaux mettent à défendre leurs privilèges, la grève n'est qu'un cercle vicieux, dans lequel nos efforts semblent tourner indéfiniment. Le travailleur demande une augmentation de salaires pour répondre à la cherté créée par la spéculation; les spéculateurs répondent à l'augmentation du prix de la main-d'œuvre par une nouvelle élévation de la valeur des produits. Et ainsi de suite, les salaires et les produits s'élèvent sans cesse.

Pourquoi des ouvriers dévoués, actifs et intelligents, consacrent-ils donc toute leur énergie, toute l'influence qu'ils sont susceptibles d'avoir sur leurs camarades à poursuivre ce mouvement qu'ils savent être sans issue? C'est que pour eux la question préalable à toute réforme sociale, c'est l'organisation des forces révolutionnaires du travail.

Ce n'est pas tant la légère augmentation de salaires, la petite amélioration des conditions du travail qui nous préoccupent dans toutes les grèves qui se produisent, tout cela n'est que secondaire: ce sont des palliatifs bons à obtenir en attendant mieux; mais le but suprême de nos efforts, c'est le groupement des travailleurs et leur solidarisation [...].

### 25 MARS 1870 - (COURRIER À AUBRY CONCERNANT LES GRÈVES AU CREUSOT)

Mon cher Aubry

[...] En revenant à Lyon, je suis passé par le Creusot, pour me renseigner exactement sur la situation des ouvriers de ce pays, et pour essayer d'y constituer une section de l'Internationale. Une réunion privée y a été organisée immédiatement pour le vendredi soir, et là j'ai pu exposer les principes, l'organisation et le but de l'Internationale, et tous les citoyens présents ont été parfaitement d'avis de former une section. Depuis mon retour, je leur ai envoyé des cartes et des statuts, et je ne doute pas que d'ici peu nous ayons là une section importante, sinon comme nombre de membres, attendu les difficultés qui s'opposent à ce que les ouvriers de l'usine puissent agir ouvertement, du moins comme situation au milieu d'un centre industriel aussi important.

Pendant notre voyage, je vous ai parlé de notre projet de fédération des sections parisiennes à l'Internationale. Je vous envoie ci-joint une copie

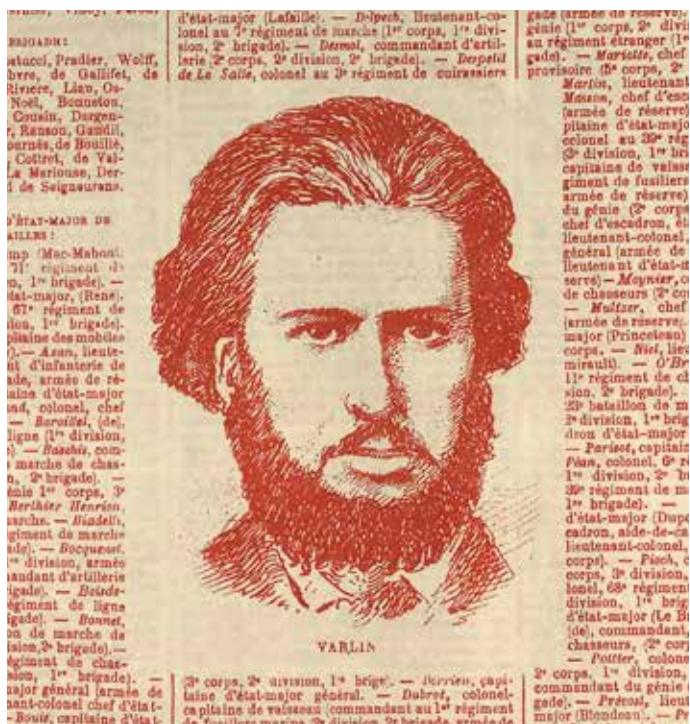
des statuts projetés; vous verrez que nous nous proposons d'activer notre œuvre. Les sections se multiplient à Paris, et plusieurs sociétés ouvrières sont sur le point d'adhérer. Tout va bien pour le moment. J'ai eu lundi dernier la visite du président de la société de résistance des ouvriers de Reims, Rethel et pays environnants. Ils sont seize cents sociétaires et ont adhéré à l'Internationale. Chaque dimanche, ils font des réunions publiques dans les localités de la contrée et y développent les principes collectivistes et de liquidation sociale auxquels se sont ralliés presque toutes les sections.

Nous avons reçu des nouvelles de Cluseret, qui travaille les Américains au nom des sociétés ouvrières de Paris.

J'espère faire publier dans *La Marseillaise* son adresse aux travailleurs américains, que vous pourrez reproduire dans *La Réforme*.

À vous d'amitié,





PORTRAIT DE VARLIN DANS L'ÉGALITÉ LE 18 MARS 1880.

pouvoir le relire ultérieurement. Une fois que c'est relié, cela fait un livre et en petit format c'est plus agréable. Et comme ça, plus tard, les gens pourront voir, etc. Il pense déjà à nous... Cet article est écrit pour nous aussi. J'ai trouvé cela touchant pour lui, je l'ai déjà dit, mais aussi pour nous. C'est un de ses plus beaux articles et je suis très heureuse de l'avoir cité en entier.

**VLFC:** Varlin est un des rares militants de cette période qui défend l'égalité des hommes et des femmes. As-tu trouvé beaucoup de textes sur cette prise de position ?

**MA:** Il y en a plus qu'on ne croit. Par exemple, il fait partie d'une chorale et il écrit un article pour raconter ce qu'il y fait. Ça n'est pas du tout anecdotique. La chorale dans laquelle il chante applique la méthode Galin-Paris-Chevé : on écrit la musique, pas sur une portée, mais avec des chiffres. La méthode a été inventée par des musiciens fouriéristes dans le but de rendre la pratique de la musique plus populaire. La question était : est-ce qu'un analphabète peut chanter un air d'opéra ? La réponse est oui. Il y a cette influence fouriériste dans l'écriture de la musique, mais pas seulement. Aussi dans la composition de la chorale. Comme Varlin le remarque, habituellement dans les chœurs il n'y a que des hommes, et là il y a aussi des femmes

et, dans ces conditions, la musique c'est quand même beaucoup mieux. D'autre part, comme relieur, il vit dans un milieu qui est plus féminin que la plupart des autres métiers, plus mixte. Il y a une hiérarchie des métiers ouvriers. Plus c'est dur – c'est du métal, du bronze, du fer, du plomb pour les typographes – plus c'est des trucs d'hommes. En particulier les typographes, sous le Second empire, se sont battus contre l'emploi des femmes en typographie. Quand c'est du tissu, c'est un truc de femmes. Le papier, c'est entre les deux. Il y a des hommes et des femmes qui travaillent en reliure et Varlin a donc travaillé dans des ateliers dont certains étaient mixtes. En tout cas, il y a des femmes dans la Société des relieurs dans laquelle on parle très souvent au féminin. Il y a bien sûr Nathalie Lemel, dont le nom est connu, mais il y en a d'autres. Comme la femme d'Adolphe Clémence. Les influences fouriéristes et le fait qu'il travaille avec des femmes font qu'il dit effectivement que « la femme doit travailler et doit être rétribuée pour son travail et ceux qui lui refusent le droit au travail veulent la mettre pour toujours sous la dépendance de l'homme. Nul n'a le droit de lui refuser le seul moyen d'être véritablement libre et elle doit se suffire à elle-même. Comme ses besoins sont aussi grands que les nôtres, elle doit être rétribuée comme nous-mêmes. Que le travail soit fait par un homme ou qu'il soit fait par une femme, même produit, même salaire. Son travail la fera libre. » Ce n'est pas « à travail égal, salaire égal ». Par exemple, il y a un article d'Albert Theisz en 1880 (donc treize ans après cette citation de Varlin), dans lequel il dit, en substance : les typographes se sont battus contre les emplois de femmes. Ils avaient bien raison. Ce serait bien mieux qu'elles soient à la maison, mais si elles travaillent, ce serait bien qu'elles aient à travail égal, salaire égal. Il y a la formulation de la revendication. Mais si on tronque la citation... Ce que dit Varlin, ce n'est pas du tout ça. à travail égal, salaire égal, mais il faut qu'elles travaillent. Seul le travail les rendra libres. En 1867, c'est complètement révolutionnaire. Ça l'est encore, disons, en 1930, en France. À supposer que ce ne le soit plus...

1. Eugène Varlin, *ouvrier relieur 1839-1871*. écrits rassemblés et présentés par Michèle Audin. Éditions Libertalia, 488 pages, 18 €. Les textes encadrés sont cités dans l'ouvrage.

### ENTRETIEN AVEC **JACQUES ROUGERIE** (LE 11 MARS 2019), À L'OCCASION DE LA SORTIE EN LIBRAIRIE DE SON LIVRE SUR EUGÈNE VARLIN <sup>(1)</sup>.

**JACQUES ROUGERIE (JR) :** Après qu'il ait créé le « syndicat » du livre français – qu'on appelle à ce moment « chambre syndicale » ou « société ouvrière » – vient la Commune. Ses amis de l'Internationale ne sont pas partisans d'une insurrection populaire qu'ils ne comprennent pas. Varlin, d'instinct, suit le Peuple. Il suit le mouvement populaire. C'est ainsi qu'il appartiendra au fameux Comité central de la Garde nationale qui a présidé aux destinées de Paris à partir du 18 mars.

Varlin, quoi qu'on en dise, semble avoir été très déçu par ce qui se passait sous la Commune. Si vous regardez bien tous ses textes d'auparavant, ils sont très nombreux sur le syndicalisme et les coopératives. Mais sur la Commune, il y a très peu de choses. Il se contente d'observer ce qui se passe. Il n'a pas voulu désavouer la Commune, mais n'est pas d'accord avec la manière dont la révolution se déroule. Il attendait la vraie Révolution, la vraie République.

**FAISONS VIVRE LA COMMUNE (FVLC) :** il s'est opposé à la création du Comité de salut public.

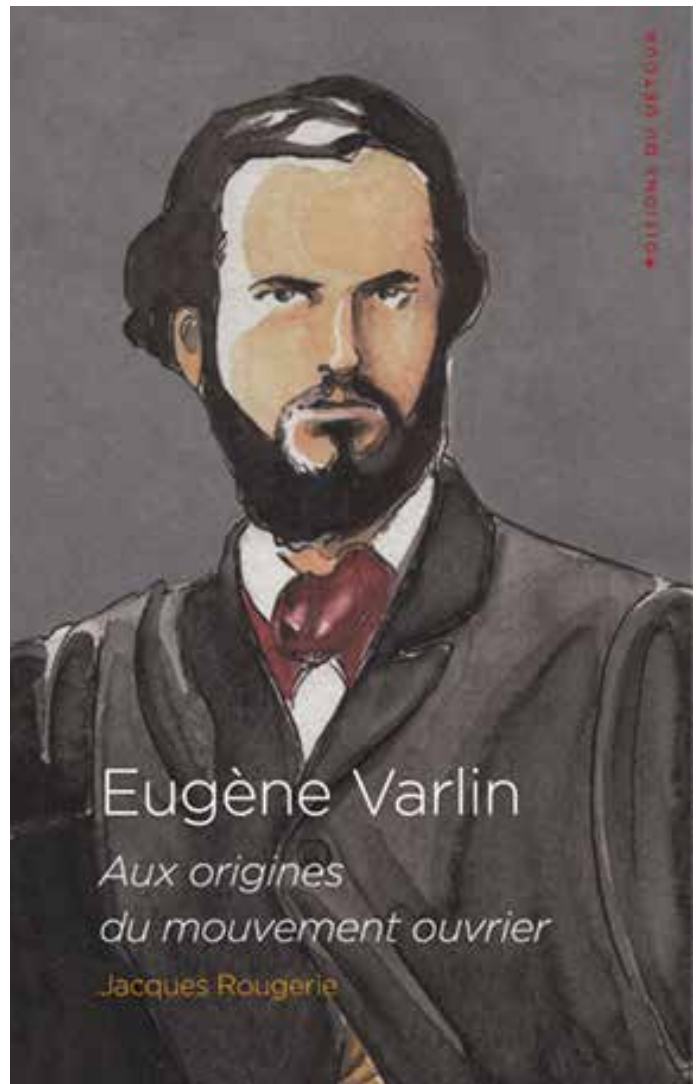
**JR :** Minoritaire, il s'est opposé aux jacobins du Comité de salut public et j'avance même l'hypothèse qu'il a cherché la mort quand il a été arrêté le 28 mai, que cette mort-là, il l'a voulue. Il n'a pas fui alors qu'il aurait pu le faire. Il combat sur une des dernières barricades, rue du Faubourg-du-Temple, on le retrouve rue La Fayette, une immense enfilade. Je crois qu'il n'a pas du tout cherché à se cacher.

Parce qu'il a senti, en effet, que cette insurrection populaire arrivait trop tôt en quelque sorte et qu'elle n'était pas prête à définir l'état du futur, la vraie République, la République démocratique et sociale.

Sous la Commune, on n'a pas pris ce chemin.

**FVLC :** À la différence de 1848 ?

**JR :** L'épisode de 1848 est très long et se prolonge jusqu'en 1851. C'est une période d'extraordinaire



réflexion sur tous les problèmes. La Commune survient un peu comme un cheveu sur la soupe. En 72 jours les Communards n'ont pas du tout l'idée d'un nouveau régime (ou la volonté de le créer). Ceux de l'Internationale ne savent pas où tout cela va. Il est indispensable que la masse du peuple soit représentée. Mais de quelle façon, ils ne le savent pas. Comme on ne le sait d'ailleurs toujours pas aujourd'hui. Ils ne savent comment faire pour organiser un nouveau régime où pourtant il serait essentiel que le peuple ait sa part dans les décisions; que le peuple soit vraiment au pouvoir, que la souveraineté populaire ait enfin un sens. Or, la Commune devient la souveraineté de quelques-uns, en particulier de jacobins qui n'ont pas spécialement de qualités à bien administrer (car il ne s'agit même pas de gouverner) un monstre comme la ville de Paris. Ils n'ont fait que des erreurs, sauf au tout début, où Varlin qui précisément fait appliquer deux revendications fondamentales du peuple :

en terminer avec le problème des loyers, régler celui des échéances des effets de commerce et rendre une certaine aisance à une population qui a souffert et se trouve encore dans une misère effroyable. Ces deux mesures sont prises à l'initiative de Varlin. Pour le reste, il acceptera de suivre le mouvement populaire parce qu'on ne trahit pas. Mais tout cela est mal fait, mal ordonné. Rien n'a été véritablement obtenu. On parle beaucoup des sociétés ouvrières et de la commission du Travail et de l'Échange qui serait une sorte de ministère du Travail de la Commune. Ce ministère est peuplé d'internationaux. Ils ont une foule de projets en route, y compris de projets d'organisation du travail des femmes. Mais en 72 jours, on n'a pas le temps de construire grand-chose. Et puis, cette commission du Travail et de l'Échange est la seule, absolument la seule, qui se préoccupe de problèmes concrets. Les autres se satisfont de références à la Grande Révolution, à la Terreur. Pour Varlin, la Révolution française est sûrement très importante, mais c'est très loin. C'est un régime qui, dans une certaine mesure, a respecté la souveraineté populaire, mais qui l'a définie plus qu'il ne l'a appliquée puisque finalement le mouvement des sans-culottes, la classe parisienne la plus pauvre et la plus radicale, a été purement et simplement éliminé. Les dirigeants ont effacé le problème et cela a abouti à Thermidor, au Directoire, puis à toute l'histoire du premier XIX<sup>e</sup> siècle, y compris le second Empire.

À la recherche de cette République démocratique et sociale dont il rêve, mais dont il ne sait pas du tout quelle forme exacte elle prendra, Varlin est très déçu de voir effectivement qu'on est retombé dans de vieilles ornières et que par conséquent on fait appel à de vieux souvenirs qui n'ont plus aucun sens. Varlin suit, car une fois le mouvement populaire mis en route, on ne le désavoue pas. Mais il est certain que ce mouvement n'a débouché sur rien de ce qu'il pouvait espérer. Il a cru que c'était arrivé mais il savait que cela arrivait trop tôt. Et puis il avait bien senti que le Comité central était plutôt petit-bourgeois ou radical (au sens où on l'entendra plus tard sous la III<sup>e</sup> République), que véritablement populaire. Mais il était soutenu par des élections qui se

faisaient dans chaque arrondissement et dans chaque légion de la Garde nationale (une légion correspondant militairement à un arrondissement de Paris), dans chaque bataillon et dans chaque compagnie.

Tout cela s'est fait trop vite, car la Fédération de la Garde nationale n'est définitivement organisée que le 15 mars et l'insurrection commence le 18 mars. C'est beaucoup trop tôt. Il est certain que guidée ou accompagnée par ceux de l'Internationale, la Commune aurait réalisé de très nouvelles choses. En même temps, Marx et Bakounine se sont rendu compte que l'essentiel était l'abolition de l'État; le problème étant de remplacer cet État, mais par quoi? Marx l'a très bien vu et Bakounine dit pratiquement la même chose. Bakounine a des idées un peu folles. Marx reconnaît que ce qui s'est passé durant la Commune a été une véritable révélation. Malheureusement, en 72 jours, on n'a pas le temps de bâtir une République démocratique et sociale. Déjà, en 1848, le peuple étant au pouvoir le

premier ou les deux premiers mois de la révolution, on pouvait espérer qu'il se passe quelque chose, mais cela finit dans un «petit» massacre, petit au regard de celui qui aura lieu en 1871. En juin 1848 on a tout de même eu le temps de

réfléchir, de méditer, de chercher des solutions, mais il faut reconnaître que l'on n'en a pas trouvées. C'est un grand problème.

Et c'est aujourd'hui un problème qui se pose très directement. On parle d'un référendum d'initiative citoyenne, mais, à moins d'abolir l'État, ce qui est une utopie dans les conditions actuelles, on ne voit pas très bien ce que cela pourrait être et comment les lois vont être faites. Ce RIC, c'est une très bonne idée, mais le problème est de trouver le moyen de le faire fonctionner. On y a un peu réfléchi ces derniers temps, mais en fin de compte, la réflexion n'a pas vraiment avancé. La bureaucratie est telle que la souveraineté populaire lorsqu'elle se manifeste tourne très facilement à la pagaille et entraîne toujours une répression féroce.

Pour en revenir à Varlin, il n'a fait que trouver de l'argent pour que puisse fonctionner l'administration communale et en particulier que

## *À la recherche de cette République démocratique et sociale dont il rêve*



les Parisiens puissent manger. En dehors des deux premières réformes, dont on ne sait pas si on a eu vraiment le temps de les appliquer, on ne voit jamais Varlin intervenir à la Commune. Il préside quelques fois des séances, n'intervenant pas. Il ne désavoue pas, en aucune façon, mais il reste en retrait. Alors le désaveu va intervenir au moment où la déception est telle que la moitié de la représentation communale devient la minorité et qu'il faut bien reconnaître que les membres du Comité de salut public ne savent pas gérer la situation. Ils savent faire de grands et de beaux discours mais enfin un des problèmes fondamentaux qui se posera, c'est comment défendre Paris. Il y a eu cette illusion d'avril 1871, qu'il suffisait de marcher sur Versailles et que tout s'en irait, tout s'écroulerait. La Garde nationale qui s'est mobilisée à ce moment-là a pris la plus belle raclée de sa vie. Alors, on s'est replié sur Paris et il y a ce mot d'ordre qui désorganise toute résistance: « À vos quartiers! » Chacun s'est replié dans son quartier et les quartiers ont été pris facilement, même si cela a duré pendant une semaine, ils ont été pris un à un jusqu'au dernier. Et alors ce qui est intéressant, malgré tout, c'est qu'à ce moment final, décisif, Varlin est encore et toujours l'un des premiers à combattre, pour de bon, dans les 4<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> arrondissements. Et puis surtout, sur la dernière barricade de la Commune, rue du Faubourg-du-Temple, barrant à la fois le faubourg et l'arrivée par le canal. C'est une barricade qui avait été érigée pratiquement au même endroit en 1848. À cet endroit, c'est la descente sur Paris à partir de Belleville.

Cette souveraineté populaire qu'il attendait, il la défend quand même, parce que si le peuple s'est trompé, il faut toujours être aux côtés du peuple. Ce que, il faut bien le reconnaître, beaucoup de dirigeants de la Commune ont oublié. Varlin est prêt à se faire tuer sur les barricades.

**FVLC:** On peut dire que c'est un authentique militant ouvrier.

**JR:** C'est quelqu'un pour qui un engagement pris envers le peuple ne doit jamais être démenti. Quoi qu'il fasse même si le peuple peut se tromper, prendre une mauvaise direction. La création d'un Comité de salut public a été un désastre. Cela n'avait pas de sens parce que c'est une

structure qui ne servait à rien. Mais le peuple et la souveraineté populaire, c'est tout de même le grand projet auquel vise un extraordinaire organisateur comme Varlin. Ce qui frappe, justement, c'est qu'il a été capable d'organiser non seulement le mouvement ouvrier à Paris en sociétés ouvrières, c'est-à-dire en véritables syndicats, mais aussi d'influencer dans une très large mesure ce qui s'est passé à Lyon et ce qui s'est passé à Marseille. Alors là, il déploie une activité débordante. Ce en quoi il croit, c'est que la fédération de toutes les chambres syndicales va créer ce pouvoir populaire. Non pas un pouvoir populaire désorganisé, mais un pouvoir populaire déjà structuré à partir des métiers. Les bronziers, les mécaniciens, par exemple, qui représentent à Paris des sociétés ouvrières qui ont beaucoup d'influence. Simplement, il y a eu le siège et tout le monde doit aller dans la Garde nationale et à ce moment les membres des chambres syndicales y sont allés batailler comme les autres. Le mouvement syndical est alors presque déstructuré. Le reconstruire en 72 jours n'était pas possible. C'était, selon Varlin, la seule voie possible cette Fédération parisienne des sociétés ouvrières, alliée à la même Fédération de Lyon, de Rouen où agissait son ami Aubry et à Marseille. L'ensemble de ces nouvelles fédérations allaient pouvoir effectivement se substituer à l'État et créer la fameuse, la vraie République démocratique et sociale. En 72 jours on ne refait pas quelque chose qui s'est désagrégé au moment du siège qui a été une véritable catastrophe pour le peuple de Paris.

**FVLC:** Varlin a connu une existence très courte.

**JR:** Il faut se rendre compte que quand il a 20 ans, il retourne à l'école considérant que ce qu'on lui avait appris n'était pas suffisant. Il apprend également le latin. Il s'est créé une culture propre. Et c'est cela qui lui a permis justement d'être non pas un dirigeant, mais d'être un accompagnateur du mouvement. Pas pour le diriger, mais plutôt pour lui donner des orientations. Et de ce point de vue, c'est une véritable réussite. Le premier véritable syndicalisme français, celui qui naît à la fin du siècle, ce syndicalisme révolutionnaire qu'on a si mal nommé anarcho-syndicalisme (il y a anarcho dedans, c'est-à-dire absence de gouvernement) il cherche aussi la solution,



L'EXÉCUTION DE VARLIN, MAXIMILIEN LUCE.

qu'il n'a pas trouvée. Cette solution c'était la grève générale. La grève générale, c'est difficile à réaliser. L'exemple le plus net, cela été la défaite de l'Allemagne: tout était possible à son lendemain, puis au bout du compte les soviets allemands qui se créent, et tout ça disparaît puis vous avez un gouvernement socialiste d'abord, puis conservateur, puis fasciste...

Varlin, comme vous le dites, est un personnage extrêmement attachant car se refaire une culture, apprendre le latin et aussi la musique...

**FVLC:** Il est entré en apprentissage à 13 ans.

**JR:** Il est entré en apprentissage chez un oncle qui était un solide relieur à Paris, qui pensait que plutôt que de lire les livres, ce que faisait Varlin, il valait mieux les relier. Cet apprentissage a été très bien fait, très dur, mais très vite, je ne sais pas exactement à quelle date, Varlin a pu s'établir à son propre compte. C'est-à-dire qu'il était en même temps son patron et son ouvrier, un ouvrier en chambre, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement. Ce qui est étonnant et ce qui est la marque de sa fidélité à n'importe quel peuple, le 6<sup>e</sup> arrondissement n'est pas tellement un arrondissement populaire

et ouvrier. Varlin, aux élections à la Commune du 26 mars 1871 est élu dans trois arrondissements, le 12<sup>e</sup>, le 17<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> où il est très mal élu, en dernière position. Et c'est celui-là qu'il a choisi et dans lequel il viendra administrer jusqu'au dernier moment et en se préoccupant justement des choses les plus vulgaires, les plus terre à terre. Sa dernière intervention montre qu'il a toujours été préoccupé du bonheur du peuple. Simplement, le peuple n'a pas compris, il a pris le mauvais chemin.

**FVLC:** Peut-on dire de lui qu'il était un visionnaire, en créant des secours mutuels et des coopératives?

**JR:** La coopérative, c'est très mal vu à ce moment-là par certains parce que les coopératives, ce sont des ouvriers qui cherchent à s'établir comme patrons. Mais pour Varlin, l'intérêt de créer une coopérative – et il contribuera à en créer un certain nombre – cela permet de réunir les gens et de créer ce qu'on appelle aujourd'hui une sociabilité qu'il utilise ensuite pour créer de toutes pièces ce que 1848 n'avait pas réussi. En 1848, il y a comme une sorte de prélude à la création de



syndicats ouvriers, mais cela échoue très vite. Varlin, au contraire, contribue à créer les sociétés ouvrières, à aider à leur création ou à celle de chambres syndicales. Ce qu'il fait en quelques années, de 1865 à 1870, avec quelques-uns (ils sont très peu nombreux) à un très jeune âge. On se demande ce qui se serait passé s'il n'avait pas disparu aussi tôt. Quand il meurt, il a 31 ans. C'est extraordinaire de penser qu'il y a tant de nouveautés, tant de réflexions (et de réflexions concrètes) chez un si jeune homme. Il a commencé son apprentissage à 15 ans et peu à peu s'est inséré dans un métier. Il est parvenu à la notoriété à l'âge de 29-30 ans. Il a eu le temps de faire toutes les expériences, connaître les métiers. Il est passé par des coopératives pour créer la sociabilité, qui s'organise beaucoup mieux à la cuisine que dans un atelier.

**FVLC:** Justement, Il crée la coopérative La Marmite.

**JR:** Il a créé La Marmite qui est une œuvre de solidarité. On y mangeait pour pas grand-chose et en fait c'est le personnel féminin du syndicat des relieurs qui faisait la cuisine et qui distribuait les plats. Le succès a été extraordinaire, on en est à 5 La Marmite en 1870 et il y a le projet d'en créer d'autres. Ça marche très bien. Faire se rencontrer des ouvriers à l'occasion d'un repas coopératif où l'on mange pour très peu de chose, cela avait été vaguement tenté en 1848, mais n'avait pas réussi à durer.

Tout ce qui relève des organisations ouvrières lui réussit. Il crée des coopératives, il crée une société de secours mutuel des ouvriers relieurs. Secours mutuel: il faut prendre cela de façon très large, car très vite cela devient la Chambre syndicale des relieurs. Ils ne sont pas très nombreux. C'est un métier fortement lettré. Ils sont peut-être 600 à Paris, mais son idée très neuve c'est qu'il faut non seulement organiser les ouvriers mais aussi les ouvrières, c'est-à-dire que son syndicat des relieurs, qui est tout petit par rapport à d'autres, est très exactement nommé Société de secours mutuel des ouvriers relieurs et des ouvrières relieuses. Il y a une promotion de la femme au travail qui a été justement une des dimensions manquées par la Commune. Les dirigeants et les jacobins de la Commune ne font rien dans ce

domaine, sauf ceux qui sont à la commission du Travail et de l'Échange dirigée par Léo Frankel, qui préparent un projet fondamental d'organisation du travail des femmes pour l'ensemble de Paris. Il s'agit de travaux de couture et du travail des blanchisseuses, mais l'idée de réunir le travail féminin n'est pas si courante, dans une période où l'homme domine.

**FVLC:** Dans le Maitron, le rédacteur de la notice insiste sur le fait qu'il est parmi les rares partisans de l'égalité des sexes.

**JR:** En effet. On peut même dire qu'il est pratiquement le seul. Dans la section des Batignolles à laquelle il appartient, il y a la grande romancière, de très grand renom, André Léo, qui est la compagne de Benoît Malon. Elle a formé et converti Malon à la fois au socialisme et au respect des femmes et du travail des femmes. Benoît Malon deviendra un des porte-parole du socialisme, mais au point de départ, il n'était pas du tout au même niveau que Varlin. Ils travaillent ensemble et la section des Batignolles s'est préoccupée du travail des femmes alors que la Commune s'est totalement désintéressée du problème. C'était alors une nouveauté, mais le problème est resté entier au XX<sup>e</sup> comme au XXI<sup>e</sup> siècle...

---

1. Jacques Rougerie, *Eugène Varlin, Aux origines du mouvement ouvrier*, Éditions du Détour, 256 pages, 19,90 €.

2. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* du nom de son fondateur Jean Maitron est une œuvre monumentale qui compte aujourd'hui, pour la période 1789-1968, plus de 186 000 notices individuelles de militants ouvriers. Il est disponible librement en ligne à l'adresse : <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/>

**FÉDÉRONS-NOUS**  
POUR ACCOMPAGNER  
**LES 150 ANS DE LA COMMUNE DE PARIS**  
(ENTRE MARS ET MAI 2021)



**Adhérez et faites adhérer à l'association**

**Faisons vivre la Commune !**

Rejoignez-nous pour préparer le souvenir vivant  
de cet événement dont les espoirs d'émancipation politique  
et sociale demeurent d'actualité !

**Pour prendre contact et nous rejoindre**

Un site : [faisonsvivrelacommune.org](http://faisonsvivrelacommune.org)

Une adresse de courriel : [faisonsvivrelacommune@laposte.net](mailto:faisonsvivrelacommune@laposte.net)

## LES GILETS JAUNES OU L'ENJEU DÉMOCRATIQUE

L'avènement d'un événement historique est toujours inédit, quelle que soit sa forme. Celui des « gilets jaunes » l'est sans doute encore davantage. Les rapprochements, les analogies, les similitudes avec les événements d'hier : révoltes, insurrections, soulèvements ne sont recherchées que dans le but de donner un sens à l'événement qui intrigue et inquiète.

Toujours les mouvements restent l'objet d'un enjeu interprétatif au terme duquel l'une ou l'autre signification l'emporta et détermina, après l'avoir construit, le sens de l'histoire. Mais le mouvement qui fait l'histoire est bien différent. Contradictoire, avec des protagonistes insaisissables, aux expressions conflictuelles, il se présente, inattendu et sans devenir apparent. Aussi l'analyse de sa complexité est-elle d'autant plus importante que sa réalité, aux multiples facettes, est masquée par les discours partisans qui recouvrent les actes et les paroles singulières dont l'expression s'estompe. De ce point de vue le soulèvement des « gilets jaunes » ne fait pas exception.

Si nous acceptons de saisir l'événement tel qu'il se donne à voir, le mouvement est parfaitement intelligible. Prévisible, il l'est comme symptôme des échecs passés ; celui des organisations « ouvrières » politiques et syndicales, dépossédées de leur puissance d'agir et réduites à l'incapacité de conserver les droits acquis ; mais aussi celui d'un État « libéral » dont les promesses de justice sociale n'ont cessé d'être reportées. La cohérence, souvent contestée, du mouvement n'en est pas moins lisible. Mises bout à bout, avec des nuances, les revendications convergent vers beaucoup plus d'équité. Cependant, en l'absence de leader identifiable, la peur que le soulèvement suscite brouille les cartes des commentateurs qui n'y voient que des expressions « gazeuses » ou chaotiques. Parce que rien n'est comme avant, tout devient trouble. L'irruption de la protestation est d'autant plus déstabilisante que la population qui l'exprime expose des gens mal aimés, écartés des débats et des bénéfices d'une

économie financiarisée. Une population sans tradition politique, mal désignée par ce terme de « peuple » toujours commode, mais qui ne dit rien de sa spécificité sociale.

**LE REFUS DE TOUTE REPRÉSENTATION DE LA PART DES « INSURGÉS » AGACE LE MONDE POLITIQUE ET SURPREND PAR SA RÉSISTANCE.**

Les lieux de rassemblement d'abord : ronds points, parkings de supermarchés, voies routières, carrefours déshumanisés, autant d'endroits d'un monde falsifié où, d'ordinaire, ne passent que des ombres et des anonymes. En revêtant ce vêtement fluorescent, les « gilets jaunes » donnent une visibilité manifeste à leur présence en même temps qu'ils avertissent de l'imminence de l'accident ou de la catastrophe, si le monde tel qu'il va ne marque pas un coup d'arrêt. Les formes de regroupement ensuite, par petits collectifs qui se connaissent, ou se reconnaissent, habitant un même territoire, ou vivant la même galère, à leur manière réinventent une sociabilité qui s'efface après la désertion des centres-villes et l'abandon des services publics. Tout un monde se révèle, un monde d'oubliés, à travers l'accélération de la précarité et de la misère.

En 1808 Charles Fourier, utopiste fameux, sans cesse redécouvert, constatait déjà que « la civilisation de l'abondance engendre la misère ». Bientôt, disait-il en s'adressant aux révolutionnaires vainqueurs de 1789, « si la civilisation se prolonge seulement un demi-siècle, combien d'enfants mendieront à la porte des hôtels habités par leurs pères. Je n'oserais présenter cette affreuse perspective... » La perspective a été atteinte, au-delà des craintes du grand réformateur.

Le refus de toute « représentation » de la part des « insurgés » agace le monde politique et surprend par sa résistance. Comment ne pas voir, derrière ce rejet, le voile de l'illusion de la délégation de pouvoir se déchirer aux yeux de tous. Les mots en





DANIEL BRIOT, ROUEN (FRANCE), LICENCE CC

MANIFESTANTS FACE À LA POLICE À ROUEN, LE 5 JANVIER 2019.

usage dans la sphère des pouvoirs ont un contenu toujours différent de celui qui dit la volonté d'améliorer le sort des recalés du progrès social. Le vocabulaire est si bien travesti, que la distance entre le discours et le réel s'est élargie au point de rendre impossible la compréhension d'autres significations à l'œuvre dans le passé. Détournés de son sens réellement réformateur, par exemple, le mot réforme désormais s'entend comme une adaptation à l'économie ultra-libérale, avide de productivité en dépit de ses effets destructeurs. Or, au début du XIX<sup>e</sup> siècle avant que la révolution industrielle ne confisque l'idée de progrès, mise au service des privilégiés, le mot réforme, dans l'esprit du moment « utopique », annonçait la transformation des rapports sociaux jugée nécessaire à « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », selon l'expression de Saint-Simon. Cette dernière avait été tenue éloignée jusqu'alors des promesses des Lumières. Il est vrai que nous étions au temps où l'on croyait encore à la marche irréversible du progrès humain, l'humanité tout entière, dont le destin était le bonheur commun, devait s'organiser en ce sens, selon le souhait d'un autre utopiste nommé Condorcet. Le temps a passé et, au cours du siècle dernier en particulier, l'efficacité de la représentation par

délégation de pouvoir fut jugée pertinente parce qu'elle recueillait l'assentiment apparent du plus grand nombre. Or, à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, les classes ouvrières naissantes sans droit politique, en l'absence de toute protection sociale, avaient appris à s'auto-organiser, tels les canuts en 1831 qui surprisent la bourgeoisie lyonnaise découvrant dans les rues de sa ville un monde nouveau composé de « prolétaires » ; mot nouveau, mais mot vilain qu'il s'agissait de rayer de la carte du vocabulaire politique, selon l'expression d'Alphonse de Lamartine, futur ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire de la deuxième République de 1848.

**L'AUTO-ORGANISATION FUT RELÉGUÉE AU RANG DES UTOPIES, ELLES-MÊMES CLASSÉES PARMIS LES CHIMÈRES ET ÉVACUÉES DE L'HISTOIRE.**

Mal payés, mal nourris, ces « prolétaires », compagnons et chefs d'ateliers, osèrent recidiver trois ans plus tard, en 1834, malgré les répressions, particulièrement violentes. Les réseaux sociaux n'existaient pas et pourtant les canuts étaient parvenus à se concerter et à manifester leur existence dans les rues de Lyon.

Dans les années 1840, à nouveau, des ouvriers de Paris et sa région convergèrent en masses au centre de la ville. Aucun observateur ne comprit comment ils parvinrent à se concerter tandis que les réunions de plus de 20 personnes étaient interdites depuis 1834. Étonnement, toujours sans droits, ils s'organisèrent et présentèrent des revendications identiques à celles qui seront à l'origine de la Révolution de 1848. Insurrection d'anonymes également. L'histoire qui va suivre s'écrivit sous un autre jour, celle des droits acquis, sans réel pouvoir de les exercer directement. C'est l'histoire d'une démocratie singulière qui fut fondée sur la permanence d'une délégation de pouvoir du citoyen. Les femmes étant exclues de la sphère publique.

Les élections ponctuelles tissèrent les éléments structurant de ladite démocratie représentative. L'écart entre social et politique fut alors comblé par l'organisation partisane et la représentation syndicale avec son pendant politique, à l'origine de l'État providence. Là encore le monde du travail, dans son ensemble, apprit largement à remettre son pouvoir souverain à ceux qui étaient censés savoir les représenter. Les avant-gardes révolutionnaires n'échappèrent aucunement à cette désormais pratique de direction des hommes, quel que soit le discours émancipateur ou libérateur qui l'accompagnait. Peu à peu, l'idée d'une liberté conquise par soi-même se perdit. Reprise par la première Internationale (1864), le projet d'émancipation de tous ceux qui étaient assujettis aux carcans doctrinaux, aux tutelles de tous ordres comme aux pouvoirs économiques des structures capitalistes ne pouvait être que l'œuvre des intéressés eux-mêmes. Malgré son évidence l'idée fut abandonnée au profit des programmes des organisations dont l'idéologie déterminait le temps de la lutte autant que celui des échéances révolutionnaires. L'auto-organisation fut reléguée au rang des utopies, elles-mêmes, par conséquent, classées parmi les chimères et évacuées de l'histoire. On oublia, par exemple, que dès les années 1830, des femmes affirmaient : « Les femmes ne devront qu'à elles-mêmes leur émancipation définitive. »

Ce monde, construit sur l'illusion d'une représentation des intérêts de tous, aujourd'hui s'effondre, devant la ténacité d'une catégorie sociale ignorée. Le système, dit représentatif, apparaît tel qu'il était mais ne se disait pas. Nous

vivons une épreuve particulièrement révélatrice des mensonges du passé diffusés dès les lendemains de la Révolution française. Le progrès devait bénéficier à tous et à chacune. Or, le progrès industriel, puis technologique, seul triompha, et on oublia la dimension humaine du devenir des sociétés. La technique fut d'abord mise au service de la force des choses. Ce processus lent s'est accéléré; il aboutit aujourd'hui non seulement à la catastrophe écologique mais laisse sur le bord du chemin une large partie de la population mondiale dont les « gilets jaunes » figurent, en France et en Belgique, une fraction.

**CE NE SONT PAS LES REPRÉSENTANTS DES OUBLIÉS DE LA MODERNITÉ QUI SONT ATTENDUS, MAIS CE SONT LES AUXILIAIRES DE LA DISCIPLINE LIBÉRALE QUI SONT APPELÉS À « CALMER LE JEU ».**

La résistance des « gilets jaunes » à toute idée de délégation ou de médiation pour obtenir une réelle justice sociale, toujours remise à des temps ultérieurs, est d'autant plus pertinente que les commentateurs de presse ou d'ailleurs s'évertuent à déplorer la perte de capacité d'intervention des syndicats et des corps intermédiaires. Tous l'expriment sans détour : les organisations traditionnelles manquent aux pouvoirs en place parce qu'elles sont censées apaiser ou réguler un mouvement incontrôlable. En clair, ce ne sont pas les représentants des oubliés de la modernité qui sont attendus mais ce sont les auxiliaires de la discipline libérale qui sont requis afin de « calmer le jeu ». On laisse au passé, désormais dépassé, le rôle important du syndicalisme dans les luttes d'hier auprès des travailleurs. En ces temps de démantèlement de l'État social, face à des gouvernants au service des investisseurs financiers, auprès desquels les lobbys prennent plus de place que les représentants syndicaux, quand la démocratie est devenue synonyme du gouvernement des hommes, on comprend que les espoirs confiés aux porte-parole ordinaires n'aient plus cours.

Le progressisme s'est révélé un piège pour la plupart des humiliés des temps modernes. L'échec des mouvements de grèves préparés sous la contrainte des règles de l'économie libérale achève le délitement d'un mouvement ouvrier défait. La régression des droits sociaux, le mépris





PARIS, GILETS JAUNES  
- ACTE IX.  
PLACE DE L'ÉTOILE,  
12 JANVIER 2019.

dans lequel est tenu le monde des petits et des « riens » pour reprendre les expressions du président de la République, laisserait croire à la fin de la lutte des classes. Serait-ce le retour du soulèvement des pauvres contre les riches? Comme s'il était possible de nier la réalité, en rayant d'un trait l'idée d'hier, celle d'une démocratie attendue au XIX<sup>e</sup> siècle – réalisée pendant la Commune de Paris –, et qui fut pensée comme l'avènement logique du communisme, lequel désignait, avant que le totalitarisme ne s'en mêle, la conquête d'une liberté individuelle nécessairement compatible avec l'organisation collective d'une société gérée par chacun en étant au service de tous. La République n'en était que l'avant-courrière. L'époque était alors hantée par « le spectre du communisme ». Écrasées, les révolutions de 1848 en Europe et La Commune à Paris, furent écartées de l'histoire qui fait sens selon la vision linéaire de l'évolution du passé. Aujourd'hui l'ordre du jour est bien la fondation d'une véritable démocratie à laquelle chacun de nous aspire, à condition que celle-ci soit conçue et organisée par tous et chacune. Une forme de « démocratie insurgente » comme l'a nommée Miguel Abensour. À condition que le mouvement des « gilets jaunes » rallie l'ensemble du monde du travail dont les revendications restent en suspens depuis plusieurs décennies. Hier le thème était utopique, aujourd'hui l'histoire inachevée

resurgit et nous permet de rendre des comptes à nos ancêtres vaincus qui n'ont pu obtenir ce pourquoi ils se battaient : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. »

Or, dans ce néant démocratique, la violence, inévitablement, accompagne le mouvement des « gilets jaunes ». Une violence relayée par tous ceux qui rêvent non d'un avenir libertaire mais d'un régime d'ordre sous la protection d'un leader charismatique ou d'un pouvoir « fort ». La menace du devenir exclusif d'un mouvement dont certains protagonistes manifestent le désir du rejet de l'autre, de l'étranger en particulier, n'est pas à écarter. C'est pourquoi l'heure est à l'écoute de tous ceux qui, dans les petits collectifs locaux des « gilets jaunes », en appellent aux assemblées citoyennes, à la manière des assemblées de communes dont l'histoire regorge d'exemples. Tout est à repenser et vite. L'histoire ne se répète pas, elle s'accomplit dans l'élan du mouvement, ou régresse à l'issue du rapport de forces dont l'événement chargé de possibles est l'enjeu. Quelle que soit l'issue du conflit, l'urgence, dont les organisations de la gauche critique doivent se saisir, consiste à repenser la forme d'organisations démocratiques, en lien direct avec les pratiques de collectifs en mouvement.

**Michèle Riot-Sarcey**

## VICTORINE BROCHER

### MÉMOIRES D'UNE COMMUNARDE MAIS PAS SEULEMENT !

**E**ncore un livre sur la Commune de Paris ! N'a-t-on pas déjà tout dit et tout écrit sur ces 72 jours du printemps 1871 ? Justement les *Souvenirs d'une morte vivante* de Victorine Brocher<sup>(1)</sup> ne se limitent pas à ces quelques jours mythiques. Paroles de femme, paroles de famille républicaine, paroles de témoin. Voilà la force de ce livre ! Les ouvrages écrits de nos jours ont l'avantage d'embrasser plus largement ou de faire œuvre de synthèse pour mieux mesurer l'impact de la Commune. Mais le récit d'une femme du peuple, de ce peuple républicain qui se soulève contre les Prussiens, la réaction bourgeoise, pour les franchises parisiennes, donne une chaleur humaine et militante et invite le lecteur dans les réunions, les logements insalubres, les rues étroites, les cimetières, sur les barricades. Vous êtes au fort d'Issy, les versaillais attaquent, et vous vous enthousiasmez avec ces fédérés, vous aurez peur et vous serez traqués dans les rues de Belleville et d'Haxo. La force de ceux qui y étaient, les témoins.

Lors de la première édition de l'ouvrage, l'autrice a préféré signer Victorine B., cachant son nom alors que l'amnistie était votée depuis 1880, par crainte de représailles et par respect pour ceux qui sont morts sur les barricades. Elle existe et elle s'efface. Lucien Descaves, anarchiste, membre de l'Académie Goncourt, l'invite même à publier en Suisse car il est encore mal vu en 1909 de rappeler les faits et les souffrances. Pourtant, c'est lui qui préface cette première édition et qui se consacrera à la mémoire de ces hommes et de ces femmes qui se battirent pour une république sociale, notamment par la publication de son livre *Philémon* dont nous reparlerons un autre jour.

#### LA RÉPUBLIQUE EN HÉRITAGE

Victorine Brocher ne se limite pas à la Commune de Paris. Issue d'une famille républicaine, avec un père franc-maçon, elle connut 1848 et la



VICTORINE ET GUSTAVE BROCHER  
EN COMPAGNIE D'HILARION REMEZOV.

répression dont le peuple parisien, celui des faubourgs, de Saint-Antoine à Poissonnière, fit l'objet en juin, le coup d'État de 1851, encore la répression même en province, l'exil, les familles séparées ; le départ de son père à Bruxelles. L'ouvrage est mixte, il témoigne de faits historiques mais aussi de la vie d'une femme du siècle. Les pages consacrées à la mort de son premier enfant sont extrêmement poignantes et montrent la souffrance des gens démunis pour qui l'achat d'un médicament était impossible. Témoin de la vie quotidienne, l'ouvrage contient nombre d'anecdotes comme l'origine du mot « godillot ». Victorine Brocher nous fait vivre les ambiances de rue, les émeutes, les scènes de guerre, le froid qui tue sur les remparts, les fusillades, mais aussi les moments de joie intense

comme le 26 mars, jour de la proclamation de la Commune, à l'instar de Jules Vallès.

Disposant d'une conscience politique, elle mesure le hiatus entre les politiciens et le peuple, le 4 septembre 1870. « Malheureusement, ces hommes aimés du peuple n'ont pas compris ce peuple; ils s'étaient servis de lui comme d'un marchepied pour monter au pouvoir, sans jamais essayer de comprendre le sentiment populaire, ni la nécessité du moment; ce fut un grand malheur. »

Les pages relatives au siège de 1870 sont insoutenables, les habitants meurent de faim et de froid. On sert des pâtés de souris avec la peau et la queue, en novembre 1870, on tue l'éléphant du Jardin des plantes pour les tables fortunées. Le gigot de chien se vend 6 francs la livre. « Ce jour-là, j'eus encore une surprise, on m'envoya un magnifique lapin, tout préparé à la sauce aux champignons, qui m'était offert par quelqu'un du faubourg Saint-Germain. [...] Quelques jours plus tard, j'appris que ce lapin était un chat et qu'il avait été acheté au marché Saint-Germain, qu'il avait coûté 20 francs. »

En janvier 1871, certains secteurs de Paris sont touchés par les obus prussiens, ce qui démontre que les dégâts étaient antérieurs à la Commune.

### « SI BELLE À SON AURORE »

Le 18 mars 1871 qui marque le retrait de Thiers, son gouvernement et ses troupes en direction de Versailles, montre l'absence de réaction des fédérés et le début de la Commune mais aussi de son échec programmé, selon Victorine: « La journée du 18 mars, si belle à son aurore, était vaincue d'ores et déjà au déclin du jour. L'insuccès de la révolution est tout entier dans cette journée qui promettait tant. » Pourtant Victorine rejoindra un régiment et assumera des fonctions d'infirmière, de cantinière sur le front ouest.

La rentrée des Versaillais dans Paris marque le début de la Semaine sanglante avec les tueries, les chasses aux communards, les trahisons, la veulerie de ceux qui attendaient pour applaudir et participer au massacre. Elle sera dans les derniers secteurs au-dessus du Père-Lachaise, vers le Pré-Saint-Gervais. « Le rêve achevé, la chasse à l'homme commence! Arrestations! Massacres! » Quelques mois à Paris pour retrouver sa mère, éprouver la fidélité de quelques connaissances, mesurer la haine d'autres qui la croient morte car

on a fusillé une personne qui lui ressemble, d'où le titre du livre. Puis la fuite en Suisse. « Enfin, j'étais sur la terre d'exil! Voici comment la France d'alors récompensa ses défenseurs. »

Son livre constitue une œuvre de réhabilitation pour ces défenseurs de la République. Elle tient la plume et elle s'efface. Elle montre des femmes dans la Commune, elle n'est pas féministe mais défend sa place de combattante républicaine. Comme elle l'indique, elle n'intègre pas le mouvement féministe même si elle connaît Nathalie Lemel et, bien sûr, Louise Michel qui le mentionnera aussi dans son livre sur la Commune. Avant la Commune, elle fréquente l'Association internationale des travailleurs, l'AIT, mais pendant les 72 jours elle est républicaine pour sauver l'essentiel.

Après 1871, elle se rapproche de la sensibilité anarchiste, d'Élisée Reclus, de Pierre Kropotkine, de Louise Michel. Cette petite femme, comme la montre une photo dans l'ouvrage, a construit un magnifique témoignage sur le monde ouvrier parisien du XIX<sup>e</sup> siècle.

**Francis Pian**

- 
1. *Souvenirs d'une morte vivante*, Victorine Brocher. Préface de Lucien Descaves. Postface et appareil critique : Michèle Riot-Sarcey. Éditions Libertalia, 2017, 10 €.



## LA CORNICHE DES FORTS

# ON SE BAT ENCORE CONTRE LES VERSAILLAIS ENTRE LES FORTS DE ROMAINVILLE ET DE NOISY-LE-SEC

UNE RÉSERVE ÉCOLOGIQUE EXCEPTIONNELLE EST MÉNACÉE PAR L'AMÉNAGEMENT D'UNE BASE DE LOISIRS, LA GENTRIFICATION ET LA FLAMBÉE DES PRIX DE L'IMMOBILIER QUI TOUCHENT LA PREMIÈRE COURONNE PARISIENNE.



D.R.

**M**me Valérie Péresse, présidente de la Région Île-de-France, a relancé un vieux projet de « base de loisirs » dans la forêt de Romainville en Seine-Saint-Denis. Il s'agit d'un lieu unique de 27 hectares, préservé de la présence humaine depuis l'abandon, en 1963, des carrières de gypse qui servaient à la fabrication du plâtre. Interdite au public depuis, et donc reconquise par la nature, cette zone est d'une richesse incroyable en biodiversité. Le projet implique le comblement de 8 hectares de sous-sol et la destruction de 9 hectares de forêt, soit environ 2 000 d'arbres, pour un coût annoncé de 14 millions d'euros et pour une « restitution » de 4 hectares de pelouse. La maire de Romainville est aussi totalement impliquée dans le projet. La forêt de la Corniche des Forts se situe en effet en contre-bas de la cité Gagarine, dont près de 500 logements vont être démolis avec expulsion programmée de ses habitants, et qui va être remplacée par un « écoquartier » de 965 logements dont un argument de vente est, bien entendu, la proximité de la future base de loisirs. Cela permet à l'équipe municipale de

Romainville, pourtant divers gauche, de renforcer la gentrification de la ville, déjà en cours avec l'arrivée prochaine du métro, et à la frénésie immobilière de se déchaîner.

La mobilisation citoyenne engagée depuis 2012, portée par le Collectif des amis de la forêt de la corniche des forts et soutenue par d'autres associations écologistes, s'est immédiatement relancée dès que Mme la châtelaine a décidé fin septembre 2018 de démarrer les travaux. Tous les matins, des citoyen·ne·s étaient là pour empêcher les bulldozers de commencer leurs destructions. Ils-elles ont réussi à retarder le chantier d'un mois et demi. Qu'ont-ils obtenu en réponse ? La construction d'une palissade métallique d'1,6 km autour de la forêt pour un coût de 150 000 euros, en empêchant l'accès et permettant de détruire en toute impunité les arbres sans le regard des militant·es qui cherchent à les protéger.

Aujourd'hui, les bulldozers ont fait remonter à la surface un nombre incroyable de polluants qui étaient restés enfouis dans les sols. L'humus constitué au fil des années par la forêt confinait cette pollution extrêmement dangereuse. Car il faut rappeler que de nombreuses entreprises du secteur, comme Roussel-Uclaf-Sanofi, ont déversé sans le moindre contrôle des tonnes de poisons, de toxiques de toutes sortes, d'amiante dans les cavités des carrières abandonnées.

La mobilisation continue avec tous les dimanches des pique-niques « soupes », des happenings au marché de Romainville sur la pollution, des distributions de tracts dénonçant l'hérésie écologique de ce projet, à l'heure où le GIEC invite à planter des arbres et des forêts, et la modification sociale de la ville qu'entraînera le plus gros projet de rénovation urbaine du 93.

**Françoise G.**



### Vers une démocratie réelle ! Débat organisé par le collectif gilets jaunes enseignement- recherche.

En soutien aux gilets jaunes le collectif organise son quatrième débat en présence de différentes délégations de gilets jaunes venant de Montpellier, Moirans, Ancenis, Saint-Nazaire, Commercy, Clermont-Ferrand... et l'apport d'un collectif de travail du plateau du Limousin.

Le débat portera sur les différentes expériences en cours et tentera de dessiner une esquisse alternative de démocratie réelle.

**Vendredi 7 juin, 18 h, aux Grands Voisins, salle Pouponnière.**

Ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul. 74, avenue Denfert-Rochereau 75014 Paris.

**CQFD** du mois de mars titre en couverture: «Communs, Commune, Communalisme».

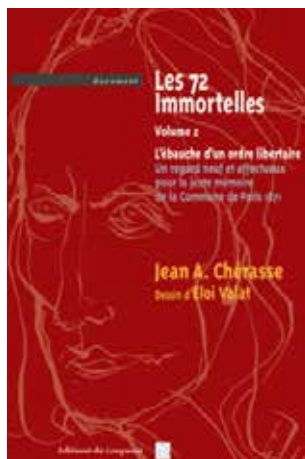
Dans ce numéro très étoffé sur les questions de l'auto-organisation et du municipalisme libertaire, on peut lire en page 4 un article sur les ratés de la convergence entre gilets jaunes et gilets rouges; en page 5 une relation de l'assemblée des assemblées, à Commercy, les 26 et 27 janvier dernier; un dossier de 10 pages intitulé «Du municipalisme libertaire au communalisme» avec, entre autres débats, les expériences en cours à Saillans (Drôme), à Barcelone, au Rojava (Kurdistan syrien) et au Chiapas.

**L'Âge de Faire**, du 22 février présente une carte actualisée de «la Presse pas pareille».

**Bastamag**, article en ligne du 4 février: «[Face à l'explosion des loyers à Berlin, un puissant mouvement d'habitants veut exproprier les gros bailleurs privés](#)».

**Autogestion**, l'encyclopédie internationale, [en téléchargement libre et gratuit en PDF](#).

**Libération**, [interview de Mathilde Larrère en date du 22 mars](#): «Les féministes actuelles devraient se revendiquer de la Commune».



**Les 72 Immortelles, vol.1 et vol. 2, Jean A. Chérasse.** Le premier volume propose un éphéméride de la vie parisienne, du 18 mars au 28 mai 1871, fruit d'un travail heuristique tous azimuts sur les archives écrites ainsi que toutes les traces accessibles, illustré par Éloi Valat. Le second volume se propose de faire l'analyse objective de la Commune et aussi de comprendre la signification de son message. Éditions du Croquant, vol. 1, 566 p., 24 €; vol. 2, 360 p., 20 €.



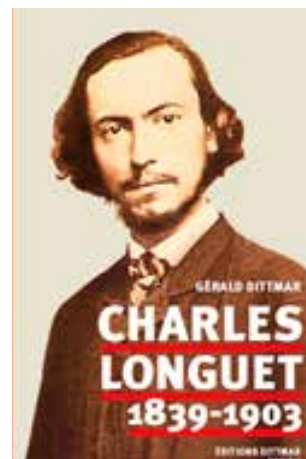
Réédition de la deuxième édition française du texte de **Prosper-Olivier Lissagaray**, en 1896, au moment où l'auteur, rentré en France après l'amnistie de 1880, reprend l'ensemble

du dossier avec l'ambition d'être le plus exact possible: «le vainqueur guettera la moindre inexactitude pour nier tout le reste.»

Préface inédite de Jacques Rougerie. Éditions du détour, 616 p., 26 €.



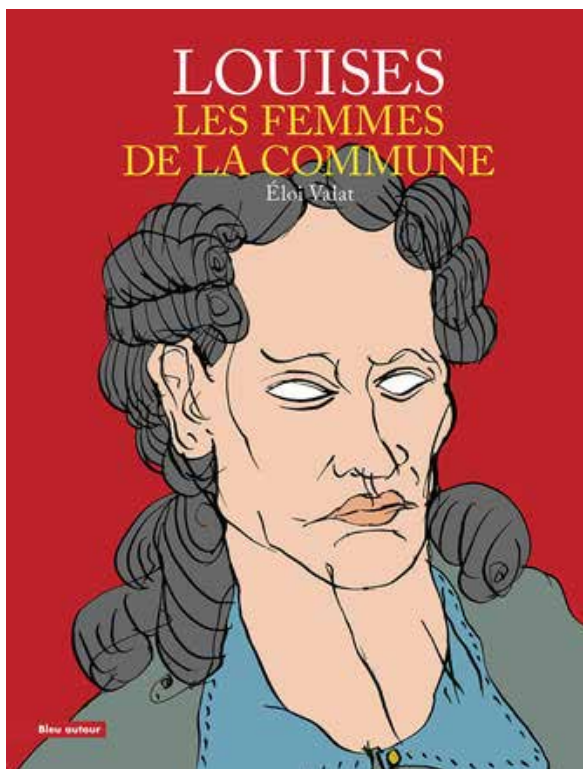
Sur fond de Semaine sanglante, **Hervé Le Corre** narre l'odyssée tragique des Communards en y mêlant une enquête criminelle haletante. Éditions Rivages, 384 p., 22,50 €.



Ce livre est le récit le plus célèbre de ces jours d'espoirs et de luttes, par l'un des protagonistes, **Charles Longuet**, journaliste et membre de l'Association Internationale des Travailleurs.

Éditions Dittmar, 264 p., 34 pages de photos et illustrations, 20 €.





Alphonsine, Rosine, Louise, Rosalie, Séraphine, Eulalie, Paule... couturière, ouvrière mécanicienne, institutrice, lavandière, giletière, écrivaine... et ambulancière, cantinière, pointeuse d'artillerie, combattante... fusillée, emprisonnée, déportée... et salie, humiliée, oubliée...

Privées du droit de vote et de représentation, elles ne participeront pas aux délibérations de la Commune. Organisées dans les comités d'arrondissement, les clubs, l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés, elles vont bousculer le paternalisme gouailleur de leurs compagnons révolutionnaires en réclamant la fin de l'exploitation, la part égale à travail égal, l'affranchissement de tous...

Ce livre, chronique poétique en images, rend hommage aux Louises, citoyennes de la Commune qui ont voulu « considérer les douleurs générales de l'humanité comme rentrant dans la cause commune des déshérités. » (Louise Michel).

**Louises, les femmes de la Commune**

**Éloi Valat.** Éditions Bleu autour, 160 p., 28 €.



## **MONTÉE AU MUR DES FÉDÉRÉS SAMEDI 25 MAI 2019**

Répondant à l'invitation des Amies et Amis de la Commune, l'association **Faisons vivre la Commune!** participera à la montée au Mur des Fédérés, le samedi 25 mai, en s'associant à l'appel signé par plusieurs dizaines d'organisations. Cet événement constituera la première apparition publique de **Faisons vivre la Commune!**, à cette occasion une gerbe sera déposée au nom de notre association. Nous nous retrouverons le samedi 25 mai 2019, à 14h15, à l'entrée du cimetière du Père-Lachaise, rue des Rondeaux, Paris 20<sup>e</sup>, métro Gambetta.



**Faisons vivre la Commune!**  
C/O Maison de la Vie Associative et  
Citoyenne du 20<sup>e</sup> arrondissement - Boîte 112  
18 rue Ramus - 75020 PARIS  
[www.faisonsvivrelacommune.org](http://www.faisonsvivrelacommune.org)  
[faisonsvivrelacommune@laposte.net](mailto:faisonsvivrelacommune@laposte.net)